

Sándor Márai l'exilé

Roland Bourneuf

Numéro 89, hiver 2002–2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. (2002). Sándor Márai l'exilé. *Nuit blanche*, (89), 24–28.

Sándor Márai l'exilé



Sándor Márai

Aux approches de la Première Guerre mondiale, le jeune Sándor s'échappe de la petite ville de l'immense Empire austro-hongrois où il est né avec le siècle. Banale fugue d'adolescent qui ne supporte plus l'ennui familial et une vie factice ? Non. Celui qui rêve d'être écrivain et qui deviendra l'un des romanciers marquants de la littérature hongroise commence sa vie d'errance. Passant d'un milieu, d'un pays à l'autre, il affirme sa liberté et il se fuit lui-même.

Par
Roland Bourneuf

À travers l'Europe

Cette « jeunesse légère et tout irresponsable m'apparaît pourtant comme la seule époque authentique de ma vie », écrira-t-il dans *Les confessions d'un bourgeois*, autobiographie rédigée à l'âge de trente-quatre ans. Déjà il se retourne sur son passé, sans apitoiement ni emphase, avec une distance empreinte d'ironie et de mélancolie qui donne le ton de toute son œuvre. Tôt il est conscient de sa force et de ses manques, il oscille entre incertitude, timidité et audace. Il se décrit comme « un individu blessé, profondément vaniteux et orgueilleux ». L'angoisse ne le quitte guère, il essaye de la tromper par le travail forcené, l'alcool, les femmes auxquelles il ne s'attache pas. Quand elle devient trop oppressante et qu'il n'a plus de prise sur la réalité palpable, il rompt. Son histoire ne cesse de se répéter. Il fait halte, plutôt qu'il ne s'installe, à Leipzig, à Weimar, à Francfort – comme Goethe qui a « jalonné toute [sa] vie » –, à Munich, puis à Berlin qu'agite une frénésie de plaisirs. Il s'y livre lui aussi. À Paris durant les années vingt, il se mêle à la bohème artistique et littéraire de Montparnasse, « enclave temporelle » : « En France j'appris à la fois la modestie et l'exigence, j'acquis le sens des réalités et une attitude dépourvue de toute humilité mais simple et consentante envers la vie. Éternellement étranger à Paris j'appris aussi à aimer ma condition d'exclu : sans vraiment partager leur vie, je vivais parmi les Français dans une sorte de curieuse impersonnalité ».

Le souvenir de sa Hongrie, cependant, ne cesse de le tenailler. Il y retourne entre deux trains, pour repartir. À nouveau vers l'Allemagne, la France, l'Italie. Plus loin encore, vers Damas où, un jour, il connaît en un éclair « ce silence propre à l'anéantissement qui vous remplit d'un bonheur insensé, car il vous révèle sur-le-champ le sens de votre vie, et votre place sur cette terre ». Une lumière dans cette première partie de sa vie de solitude profonde, de souffrance morale, toujours proche du désespoir. *Les confessions d'un bourgeois* s'achèvent sur la mort du père, homme digne, pudique et bon, « le seul être avec qui j'avais partagé quelque chose, une sorte d'affaire personnelle ».

En cette année 1934, Hitler est devenu le maître sans partage de l'Allemagne. Le sentiment d'une immense menace qui pèse sur l'Europe et sur le monde, la peur, enlèvent toute foi dans la victoire de la morale et de l'esprit. Bientôt la guerre, contre l'Union soviétique, puis l'occupation par les Allemands qui, en 1944, instaurent en Hongrie un gouvernement pronazi. En 1949, les communistes prennent le

pouvoir, l'Armée rouge occupe le pays. La suite est dans nos mémoires : l'écrasement du soulèvement de Budapest en 1956. Mais les notices biographiques sont laconiques sur les errances ultérieures de Sándor Márai. On le trouve aux États-Unis où, « désespéré, il mit fin à ses jours ». C'était en 1989.

Du journalisme au roman

Et la littérature ? Présente très tôt, comme ambition, ou plutôt comme but et espoir. D'abord des milliers d'articles, de chroniques, rédigés partout où Sandor Marai passe, publiés en partie par la prestigieuse *Frankfurter Zeitung* d'esprit très européen. Ces textes écrits au fil de la plume lui permettent de vivre, avec peine ou, à d'autres époques, confortablement. Mais le prix est lourd à payer. « À l'instar de quelque terrible virus, le travail a envahi tout mon être. » Ce travail au jour le jour n'a d'ailleurs pas qu'une fonction alimentaire : il faut à l'écrivain connaître le monde, tout en connaître. « Je vivais dans un état d'urgence perpétuel. » Il lui semble dans les années vingt et trente qu'il n'aura jamais assez de temps, assez d'énergie pour, littéralement, absorber cette réalité débordante dont il voudrait que rien ne lui demeurât étranger. Boulimie d'un être pressé de vivre, voulant toujours être au cœur de l'événement, de la vie la plus trépidante dans une Europe d'après-guerre qui veut oublier et qui sait que, déjà, ses plaisirs et sa liberté vont lui être enlevés. Fièvre d'une génération qui se sait, elle aussi, condamnée. « J'ignorais à l'époque que pour un écrivain, la vie est un matériau hautement suspect, qu'il convient de traiter avec prudence, et jamais à l'état brut. » Il le découvrira par la pratique du roman.

C'est dans les dernières années de la Première Guerre mondiale que se situe l'intrigue des *Révoltés*. Thème traditionnel (que l'on songe aux *Enfants terribles* de Jean Cocteau, aux *Fruits du Congo* d'Alexandre Vialatte, au *Lance-pierre* d'Ernst Jünger), mais ces très jeunes gens pas encore sortis du collège seront bientôt soldats. Ils vieillissent très vite et ils ne sont pas assurés de dépasser l'adolescence. Un peu partout dans les villes de Hongrie se forment des bandes « sous le signe immense de la Révolte ». Ces garçons se réunissent en secret, fixent leurs codes, volent, non pas pour un profit, mais pour rien. Ils opposent la gratuité et le jeu aux adultes, d'où émergent d'étranges figures, comme on en trouve dans tous les romans de Sándor Márai. Le savetier hanté par la purification vaticine comme un prophète biblique ;



le prêteur sur gages adipeux, retors, onctueux, est impitoyable pour ses clients ; l'acteur, sorte de Protée grotesque, entraîne les jeunes gens dans un spectacle délirant dont ils sont les seuls témoins, avant d'être chassé de la ville. Quelques autres encore, triste humanité hypocrite, avare, menteuse, cruelle, qui se livre à ses vices et qui se fait complice de la guerre.

Dans les romans ultérieurs de l'écrivain, l'époque historique, bien que jamais effacée, se fait moins écrasante. Des êtres viennent à l'avant-plan avec leurs drames singuliers, porteurs d'un passé qui les a souvent déchirés. Ils appartiennent à une génération à qui il ne reste que le ressassement de ce qui fut vécu. Cependant il faudrait enfin voir clair. C'est pourquoi, dans *Les braises* (publié en 1942)¹ le général, un soir dans son château solitaire, a invité Conrad. Les deux amis ne se sont pas revus depuis quarante ans. Amitié d'enfants d'abord, puis de jeunes gens. Celui-là issu d'une famille aristocratique a choisi le métier des armes ; Conrad, né dans une famille pauvre, méditatif, musicien, s'y est résolu contre son gré. Puis apparut Christine : le général l'épouse, Conrad disparaît, embarqué pour les tropiques. Il a – bien sûr ! – été l'amant de Christine. Mais l'entrevue entre les deux hommes ne tient pas qu'à révéler ce banal secret. Que s'est-il passé ? Y a-t-il eu amitié véritable ? Le pauvre que sa misère humilie n'a-t-il fait qu'envier le riche, le privilégié ? Le général n'a plus parlé à sa femme jusqu'à la mort de celle-ci, mais ignore-t-il que Conrad, lors d'une chasse, l'a mis, lui, en joue ? Et, plus important à ses yeux, Christine le savait-elle ?

La conversation tient en l'espace d'une nuit en ce lieu unique. Le récit qui se résout, presque inévitablement, vers la fin en une série de didascalies sèchement objectives, est constitué d'un dialogue – qui semble parfois un peu gauche et empesé (effet de la traduction ?) –, soigneusement réglé : il avance cran par cran vers la révélation de sentiments noirs. Rétrospectivement l'ombre est jetée sur cette amitié. Célébrée mais ambiguë : ne portait-elle pas en elle le germe de sa pourriture, ne s'est-elle après une longue maturation inversée jusqu'au désir de tuer ? Au matin l'invité prend congé de son hôte. Aux deux hommes il ne reste qu'à attendre la mort.

Occasions manquées

Toutes les œuvres de Sándor Márai, pourrait-on dire, cherchent à élucider le passé, parce qu'il est insaisissable, toujours marqué du doute, voire incompréhensible comme tout événement, tout être. La vérité, malgré les apparences, se dérobe à la saisie définitive et complète. Qui, en fait, dans *L'héritage d'Esther* (1939) est ce Lajos qu'Esther maintenant vieillissante et seule dans la maison qui lui reste, a aimé

passionnément ? Il revient après vingt ans d'éclipse, toujours séduisant, beau parleur, manipulateur, escroc. S'il a épousé la sœur d'Esther, que celle-ci détestait, il soutient n'avoir aimé qu'Esther. Est-ce le fin mot de ses sentiments ? Et qu'en est-il de la femme maintenant seule ? Contre toute attente et toute raison, elle se laisse dépouiller de la maison : peut-être pour racheter sa « faute », celle de ne pas s'être abandonnée à l'amour pour Lajos et à l'amour de celui-ci ? Elle a fui ce que Lajos a risqué : « Il n'a pas la moindre attache ; seul le danger l'intéresse, ce mystérieux danger qu'est la vie ».

L'écrivain dessine avec vigueur et précision ses personnages et cependant, malgré leur relief accusé, il flotte alentour une sorte d'aura vibrante, ou tremblante. Grand art du récit qui sait allier les contraires, souplesse et rigueur, rythme coulant et net. Récit maîtrisé à la fois dans sa courbe d'ensemble et dans le détail. Comme dans *Les braises* l'attente y est distillée, la gradation ménagée jusqu'à « l'explication » – mais en est-ce une, peut-il en exister une autre qu'un face-à-face entre les deux protagonistes ?

C'est aussi vers la confrontation que tend *La conversation de Bolzano*, peut-être le roman le plus brillant et le plus emporté de son auteur. Giacomo (Casanova) vient de s'évader de la prison des Plombs à Venise et avec son secrétaire, moine paillard et filou, a gagné la petite ville de Bolzano. L'irrésistible séducteur n'est plus de première jeunesse mais son charme opère toujours. Moins pour de nouvelles conquêtes féminines que pour devenir, presque à son corps défendant, une manière de conseiller, voire (ô ironie !) de directeur spirituel pour les bons bourgeois et bourgeoises de la petite ville. Dès l'ouverture allègre, au ton primesautier entre gravité et grotesque, le roman amplifie l'événement : l'arrivée à Bolzano du célèbre Casanova. Un pavé dans la mare de l'ennui provincial. Le récit ne s'en tient pas à une peinture – ou plutôt à une gravure – sociale au trait incisif et caustique. Casanova a aimé Francesca, devenue entre-temps l'épouse du prince de Parme : il est vieux mais parent du roi de France. Casanova et le prince se sont même jadis battus en duel. Les deux hommes se retrouvent (eux aussi...) un soir d'hiver. Le prince propose à son ancien rival un contrat pour le moins surprenant : que Casanova passe avec Francesca une nuit et disparaisse à tout jamais de la ville. Francesca elle-même se présente : elle offre à Casanova l'amour véritable et une autre vie, mais elle comprend qu'il ne peut accepter. Ainsi Casanova a rempli son contrat vis-à-vis du prince, il part sans rien demander en échange.

Ce Casanova « revisité » est souvent médiocre, il ne mène pas toujours le jeu, ni à son avantage. Collectionner les femmes ? Faire autorité dans les problèmes de cœur ? Il sent tout l'ennui, toute la dérision, en un mot l'inanité de ces ambitions. Il en cache une autre : il veut devenir écrivain, comme Voltaire, et pour cela, il lui faut – comme Sándor Márai l'a cru – accumuler de l'expérience. Dans l'immédiat, il sait à l'occasion parler, mais il est réduit à écouter quand il

trouve plus fort que lui. En l'occurrence le prince de Parme, qui fait du dialogue un soliloque sur la connaissance des hommes que l'existence lui a apportée. Véritables tirades pleines d'élan, de verve et de verdeur, chargées de réflexion. Elles n'évoquent pas tant le théâtre que ces discours que tiennent certains personnages vieillissants dans les romans de Jean Giono « deuxième manière », qui ont beaucoup vu, vécu, et qui ont fait de leur expérience moins une somme amère et cynique de désillusions qu'une sorte de sagesse désenchantée.

Et, sur un autre versant, Francesca ! Elle parle d'une autre vie possible, celle à côté de laquelle Esther, Conrad, la plupart des humains passent. Plus fraîche, plus intense, plus nue. « Je dois te voir » : ces quatre mots écrits par Francesca à Casanova sont des éclairs. Francesca est-elle une amante, une amoureuse ? « Je suis la vie », dit-elle. « Un homme et une femme se rencontrent et créent l'harmonie. » Mais Casanova, lui aussi, a peur. L'incorrigible aventurier, habile, prodigue, libertin, garde cependant, ou il acquiert ici une dignité. Dans son goût de la vie marginale, dans sa solitude, l'évadé des prisons de Venise, le rebelle contre la tyrannie est, à son niveau, à sa mesure, un homme libre. Il représente « la flamme terrible de la résistance que les puissants ne pardonnent pas ». Et il quitte Bolzano, secrètement, et peut-être, paradoxalement, pour son bonheur, *bléssé* par Francesca.

L'Odysée, suite

L'œuvre de Sándor Márai trouve son aboutissement dans *Paix à Ithaque*, son roman le plus ambitieux, une somme. Le thème-clé de l'ambiguïté des êtres y est développé sur plusieurs registres, entre drame et bouffonnerie, avec une truculence, une ampleur et une complexité narrative qui débouche sur une vision de toute l'histoire humaine. En l'ouvrant, le lecteur s'interroge : pourquoi continuer Homère, pourquoi raconter une fois de plus Ulysse, l'Odysée et ses conséquences, les Grecs de l'Antiquité et leurs mythes ? Car Ulysse, souvent hors scène, est toujours présent dans les mémoires, les rencontres, les événements. Ulysse, « le porteur de lumière », « le saccageur de forteresses » est vu ici, non plus seulement, comme dans les romans précédents, par le procédé de la confrontation culminante, mais en succession par Pénélope, l'épouse qui a si longtemps attendu, par Télémaque le fils qui voyage pour retrouver les traces de ce père insaisissable, par Telegonos, autre fils qu'Ulysse a eu de Circé la magicienne et qui, lui aussi le cherche. Tous événements qui se passent donc après la prise de Troie. L'heure n'est plus aux exploits guerriers, à l'aventure audacieuse, ni aux amours passionnées. Après la gloire des héros et des demi-dieux, après la toute-puissance des dieux – la décrépitude. Hermès est bedonnant et fanfaron, Ménélas est devenu un vieil ivrogne radoteur, Hélène une mégère usée et aigre, Circé une plantureuse matrone, ces dames se jalourent, ces messieurs rabâchent leurs

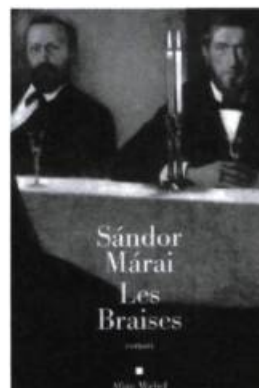
exploits anciens. Et Ulysse lui-même, le glorieux, l'habile, le meneur d'hommes, n'est plus qu'un vil et cupide aventurier.

Télémaque qui l'a tant idéalisé, à la fin de son périple qui l'a conduit sur l'île de Nausicaa et sur celle de Calypso, comprend : « J'ai réussi à connaître mon père. Calypso m'a révélé le secret : il était homme... » Pour lui-même l'attente et la jeunesse sont achevées, l'illusion aussi. Vient maintenant le temps de l'expérience et de la compréhension lucide : après le mythe, le Logos. Et Telegonos, à qui le vieux Ménélas raconte Troie et qui ne savait qui était son géniteur, se mue comme Ulysse en un soudard farouche. Finalement il rejoint son père et le tue.

« Que l'homme est misérable, même lorsqu'il est un héros », dit Ménélas. Parce que le temps est impietoyable, parce que l'oubli ne l'est pas moins et que les plus hauts faits, les plus hautes figures deviennent de pâles images, des mots sans force. Juger Ulysse pour condamner ses méfaits ? Ce n'est pas aussi simple. Comme tout homme, il est animal et divin. « L'homme est imparfait mais il est capable de se surpasser. » Hermès l'affirme : l'homme est l'être qui cherche, partagé entre ses deux natures. Comme les dieux eux-mêmes il est plein de désirs, de mouvements contraires, tour à tour trompeur et majestueux, faible et noble.

Au fil des pages, nous comprenons qu'Ulysse, dans ses tiraillements entre l'attrait du foyer et l'appel de l'aventure, dans ses outrances, prolonge l'auteur lui-même. Et peu à peu, Telegonos se substitue à Ulysse comme son porte-parole. « Je me suis senti peu enclin à participer à la grande entreprise humaine de l'embourgeoisement » : nous comprenons bien ces paroles placées dans la bouche du personnage... Et celles-là encore, quand le même Telegonos déclare qu'il a appris à se taire : « Ceci est une grande science. J'ai payé pour cette leçon un prix amer ». Point n'est besoin d'aveu plus explicite. Point n'est besoin d'un long commentaire sur l'évolution des régimes politiques quand est rappelée celle de Sparte : autrefois les hommes y régnaient, maintenant c'est un lieu de tyrans et d'esclaves...

Il ne s'agit pas de devenir des dieux, qui ont pour eux la puissance, mais qui n'ont pas ce que possède l'homme, le sens des proportions : « Demeurer fidèle à sa nature d'être qui cherche. » Et qui pour cela mérite l'indulgence. Ulysse lui-même « refusa d'accéder à l'immortalité, car il préféra rester homme ». Faut-il voir le fin mot d'une œuvre, d'une pensée et – dans la mesure où le mot a ici un sens –, une sagesse dans cette acceptation lucide et désenchantée de l'humain, avec ses faiblesses, ses tares, sa fragilité ? Pendant quelques dizaines d'années l'homme, tels Ulysse et Casanova, s'agite, essaye de conquérir renom ou pouvoir sur les autres hommes et sur les dieux, c'est-à-



« La vie m'a d'abord - miraculeusement ! - comblée de tous ses bienfaits, puis elle m'a entièrement dépossédée... que puis-je encore espérer ? Je dois mourir, car telle est la loi et parce que j'accrois mon devoir. « Je sais que c'est un bien grand mot. Écrit noir sur blanc, il me fait même un peu peur. Oui, voilà un mot orgueilleux dont je devrai répondre un jour devant quelqu'un. Ce devoir, j'ai mis bien longtemps à le comprendre - et je lui ai longtemps résisté, criant et protestant de tout mon désespoir avant de lui obéir. Ce jour-là, j'ai senti pour la première fois que la mort pouvait être une rédemption, qu'elle pouvait être une paix et une absolution. Alors que la vie n'est qu'empoignade et ignominie. Oui, quelle lutte singulière ! Qui me l'a donc imposée ? Pourquoi n'ai-je pu l'éviter, alors que j'avais tout fait pour cela ? L'ennemi m'a rattrapée. Et je sais désormais qu'il ne pouvait faire autrement. Car nous sommes liés à nos ennemis - et ceux-là, à leur tour, se montrent incapables de nous échapper. »
L'héritage d'Esther, p. 8.

dire sur son destin. Inexorablement il décline, se fige dans des attitudes théâtrales et grotesques qui ne font plus illusion. Il doit céder la place à plus jeune que lui. On l'oublie. Ou bien faut-il encore porter et ressentir la « blessure » dont parle Francesca dans *La conversation de Bolzano*, c'est-à-dire la conviction que l'homme est plus, peut devenir plus que cette enfilade médiocre d'événements insignifiants qu'est la vie ? Faut-il – à partir de ce domaine inaccessible en chacun des êtres à laquelle l'auteur des *Confessions d'un bourgeois* était si sensible – tenter de hausser l'homme, ou y renoncer ?

L'irréremédiable ?

Il semble bien que Sándor Márai n'ait jamais trouvé sa patrie (prenons le terme en ses diverses acceptions) ailleurs que dans un perpétuel entre-deux. Il a ressenti en profondeur les aléas et les déchirements collectifs de sa Hongrie. Au cours des cinq derniers siècles de son histoire, elle a parfois cessé d'exister. Occupée par les Turcs, elle est libérée pour passer sous domination autrichienne. Les révolutions échouent au XVIII^e siècle. Celle de 1848, d'abord victorieuse, est écrasée par les armées réunies d'Autriche et de Russie. La Hongrie conquiert cependant une certaine indépendance au sein de l'Empire du vieux François-

Joseph jusqu'en 1918. Au XX^e siècle la Hongrie cherche sa place et son centre entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique dont elle devient le satellite. On connaît la suite ... La littérature hongroise passe, comme dans les autres « démocraties populaires » sous le laminoir des fonctionnaires qui exécutent les directives de Jdanov. Quand l'URSS s'effondre, l'éternel scénario de la Hongrie semble parvenu à son terme. Mais il est trop tard pour Sándor Márai. Ses errances sont achevées.

Quels repères lui restait-il ? Sa langue maternelle, seule patrie de l'écrivain, disait-il, en ces temps troublés. Et une culture européenne. Il reconnaissait avoir été marqué à la fois par Goethe et Franz Kafka et – rencontres étonnantes – par Stéphane Mallarmé et Charles Péguy. Les rares notices qui lui sont consacrées le situent volontiers dans la lignée (comptant nombre d'émigrés aux approches de la Deuxième Guerre) de cette Europe centrale qui a donné au siècle tant d'écrivains de première grandeur : Arthur Schnitzler, Stefan Zweig, Robert Musil, Joseph Roth. Indication de valeur très relative mais elle fournit quelques approximations. Malgré des décalages, tous ont connu

le pourrissement et la fin de l'Empire austro-hongrois – la Cacanerie de Musil – et, plus largement, pour reprendre le titre de l'autobiographie de Zweig, la ruine du « monde d'hier », celle d'une conception humaniste de la civilisation, de la foi en la prééminence de l'homme. Outre l'analyse critique d'une société et d'une époque, il faudrait chercher chez Sándor Márai comme chez les écrivains qu'on lui associe une certaine parenté : l'attention subtile portée (comme chez Schnitzler) à la mobilité d'un paysage intérieur, l'arrière-goût (comme chez Roth) fait d'amertume et de tristesse, de souffrance secrète, le sentiment d'années et de vies gâchées, d'une immense faille.

Et cependant, malgré tant de personnages, d'histoires, de réflexions dans l'œuvre de Sándor Márai qui incitent à le penser, nous gardons la conviction que tout n'y sombre pas. D'abord parce que la création y naît, là aussi, du jeu des contraires, que mouvements ascendants et descendants coexistent et se succèdent. Jusqu'au moment où, comme le suicide de l'écrivain le laisse entendre, les forces de vie deviennent trop faibles, les forces créatrices épuisées ? « Le véritable créateur assiste au déferlement d'un fleuve en crue vers son delta », écrivait-il en 1934 dans *Les confessions d'un bourgeois*. Cette substance fluide et surabondante, il faut la modeler, lui donner rythme et proportions. Telle est la tâche de l'écrivain, dont tous les travaux ne sont, dès lors, que des formes particulières pour atteindre le but. Ce but, l'écrivain l'entrevoit comme la rencontre avec « une femme d'un certain âge, ni particulièrement bonne ni particulièrement intelligente, mais détentrice d'un secret capital (peut-être celui de la vie), secret qu'elle était toutefois incapable de formuler mais qui assurait le bonheur [...] ». Peut-être était-elle la mère, cette autre mère, éternelle et absolue, que j'eusse aimé rencontrer un jour ». Dans cette « confession », il est difficile de faire le départ entre la métaphore et le surgissement d'un archétype. Et il y eut aussi, Sándor Márai ne l'a sans doute jamais oublié, dans sa vie souvent à l'extrême bord du désespoir, à Damas, un extraordinaire moment de lumière. **NB**

1. La date de la publication d'origine est souvent absente dans les traductions françaises disponibles.

Œuvres de Sándor Márai traduites en français : *Les braises*, Buchet-Chastel, 1958 et Albin Michel, 1995 ; *La conversation de Bolzano*, Albin Michel, 1992 ; *Les révoltés*, Albin Michel, 1992 ; *Les confessions d'un bourgeois*, Albin Michel, 1993 ; *Paix à Ithaque*, In Fine, 1995 ; *L'héritage d'Esther*, Albin Michel, 2001 (la plupart de ces traductions ont été faites par Georges Kassai et Zéno Bianu, Marcelle et Georges Régner) ; *Divorce à Buda*, Albin Michel, 2002.

Rappelons que *Nuit blanche* a consacré un excellent numéro à la littérature hongroise contemporaine sous la direction d'Arpad Vigh (n° 70, printemps 1998). On y trouvera, outre un survol de l'histoire de la Hongrie, une présentation d'ensemble du théâtre, de la poésie et du roman actuels, ainsi que des notices sur leurs principaux représentants.